

LES QUAKERS DES *LETTRES PHILOSOPHIQUES*  
AUX *QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE*

*Christiane Mervaud*  
Université de Rouen

En 1772, dans le « Supplément aux *Questions sur l'Encyclopédie* », Voltaire insère un article « Quaker ou Qouacre, ou Primitif, ou Membre de la primitive Église chrétienne, ou Pensylvanien, ou Philadelphien »<sup>1</sup>. Il s'explique sur la présence de cet article :

J'ai déjà parlé des Quakers à l'article « Église primitive », et c'est pour cela que j'en veux parler encore. Je vous prie, mon cher lecteur, de ne point dire que je me répète ; car s'il y a deux ou trois pages répétées dans ces *Questions sur l'Encyclopédie*, ce n'est pas ma faute, c'est celle des éditeurs. Je suis malade au mont Krapac, je ne puis pas avoir l'œil à tout. J'ai des associés qui travaillent comme moi à la vigne du Seigneur, qui cherchent à inspirer la paix et la tolérance, l'horreur pour le fanatisme, la persécution, la calomnie, la dureté de mœurs et l'ignorance insolente<sup>2</sup>.

Effectivement, dans le très long et très composite article « Église » des *Questions sur l'Encyclopédie*, une section est intitulée « De la signification du mot Église. Portrait de l'Église primitive. Dégénération. Examen des sociétés qui ont voulu rétablir l'Église primitive, et particulièrement des primitifs appelés Quakers »<sup>3</sup>. Une sous-section traite spécialement des « primitifs appelés Quakers »<sup>4</sup>. La raison avancée en 1772 pour la reprise de ce thème est péremptoire ; elle ne souffre point de discussion : « Je vous dirai, sans me répéter, que j'aime les Quakers ». Mais les redites au sujet des Quakers, en fait, sont multiples dans l'œuvre de Voltaire.

1 *Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs*, [Genève, Cramer], 1770-1772, 9 vol., t. IX (1772), p. 199-202. Cet article n'étant pas encore paru dans l'édition critique en cours des *Questions sur l'Encyclopédie* dans les *OCV*, nous renvoyons à l'édition Moland (M, t. 20, p. 311-313).

2 M, t. 20, p. 312.

3 *OCV*, t. 41 (2010), p. 20-36. Cet article « Église » a été annoté par Laurence Macé et nous renverrons à cette annotation.

4 *OCV*, t. 41, p. 29-36.

C'est par un coup d'éclat que Voltaire avait inauguré ses appréciations sur le quakerisme en 1733-1734. Alors que cette secte n'avait pas bonne presse au XVII<sup>e</sup> siècle et encore dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, Voltaire leur avait accordé une place d'honneur, la première, dans des lettres anglaises parues dans trois éditions différentes : les *Lettres écrites de Londres sur les Anglais et autres sujets* (Basle, 1734) parues à Londres, précédées par une version anglaise de cet ouvrage, *Letters concerning the English nation* (London, C. Davis and A. Lyon, 1733), et suivies en 1734 par l'édition Jore à Rouen des *Lettres philosophiques* (Amsterdam, chez E. Lucas, au Livre d'or) qui comprend un ajout percutant, celui d'une vingt-cinquième lettre « Sur les *Pensées* de M. Pascal »<sup>5</sup>. Les quatre lettres consacrées aux Quakers sont devenues un corpus vedette de ce manifeste des Lumières, publié en deux langues et en trois éditions successives, donc destiné à deux lectorats. Cet ouvrage causa un beau scandale en France où il fut déclaré « contraire à la religion et aux bonnes mœurs et au respect dû aux puissances ». En conséquence, il fut condamné à être lacéré et brûlé par le Parlement de Paris, exécution qui eut lieu le 10 juin 1734 au pied du grand escalier du Palais de Justice, et il valut à son auteur une lettre de cachet, à son éditeur rouennais un séjour à la Bastille. Ces « lettres philosophiques, politiques, critiques, poétiques, hérétiques et diaboliques », comme Voltaire se plaît à les qualifier dans une lettre envoyée à Jean-Baptiste Nicolas Formont<sup>6</sup>, sont à l'origine d'une transformation radicale de l'image des Quakers. L'édition très érudite des *Lettres philosophiques* par Gustave Lanson fournit une liste impressionnante des écrits qui leur avaient été alors consacrés. La plupart d'entre eux leur sont défavorables et plusieurs nettement polémiques<sup>7</sup>. À contre-courant, Voltaire impose alors l'image du bon Quaker paré de vertus chrétiennes qu'il substitue aux représentations ridicules, aux variations amusées ou caustiques sur leurs excentricités aux yeux du monde

5 Notre édition de référence sera la suivante : *Lettres philosophiques*, édition critique avec une Introduction et un Commentaire par Gustave Lanson, nouveau tirage revu et complété par André-M. Rousseau, Paris, Didier, 1964, 2 vol. Cette édition de Lanson est parue pour la première fois en 1909. Pour la version anglaise, longtemps méconnue, de cet ouvrage, voir *Letters concerning the English nation*, edited with an Introduction by Nicholas Cronk, Oxford, Oxford University Press, coll. « World's Classics », 1994. Les éditions françaises modernes des *Lettres philosophiques* reproduisent, comme Lanson l'avait fait, le texte le plus complet, celui de 1734 : voir les éditions procurées par Jacques van den Heuvel (*Mélanges*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 1-133), Raymond Naves (Paris, Garnier, 1962), René Pomeau (Paris, Garnier-Flammarion, 1964), Frédéric Deloffre (Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1986), Gerhardt Stenger (*Lettres philosophiques. Derniers écrits sur Dieu*, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2006), Olivier Ferret et Antony McKenna (Paris, Classiques Garnier, 2010). Comme l'indique N. Cronk dans la notice « *Lettres philosophiques* » du *Dictionnaire général de Voltaire*, « une édition critique qui juxtaposerait les trois versions du texte jetterait une lumière toute nouvelle sur l'ensemble de l'ouvrage ». Ce sera sans doute le parti adopté dans la future édition de cet ouvrage dans les *Œuvres complètes de Voltaire*.

6 D646 [ca 15 août 1733].

7 *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. I, p. 8-11.

et sur ce qui leur vaut la dénomination de « trembleurs ». Puis les Quakers traversent son œuvre historique et philosophique. *L'Essai sur les mœurs* leur consacre, dans un chapitre, rédigé en 1758, plusieurs paragraphes<sup>8</sup>. Voltaire multiplie les allusions, du *Traité sur la tolérance* (1763) à la section seconde de l'article « Tolérance » du *Dictionnaire philosophique* (1764), de la *Lettre au docteur Jean-Jacques Pansophe* (1766) à *L'Examen important de milord Bolingbroke* (1767) et aux *Homélie prononcées à Londres* (1767)<sup>9</sup>. Voltaire s'est même approprié leur identité dans la *Lettre d'un Quaker à Jean-George digne frère de Simon Lefranc* (1763) dont chaque paragraphe s'ouvre sur cette adresse : « Ami, Jean-George »<sup>10</sup>. Empruntant ce respectable déguisement, il admoneste Jean-George Le Franc de Pompignan, évêque du Puy, qui a rédigé une *Instruction pastorale sur la prétendue philosophie des incrédules modernes*. Puis vint une *Seconde Lettre du Quaker*<sup>11</sup>. Voltaire reste fidèle à cette orientation première de réhabilitation et d'apologie d'une secte religieuse, même si sa vision, forgée dans les années trente du siècle, s'infléchit en fonction du contexte ou de la visée de chaque ouvrage. Dans les années 1770, au temps des *Questions sur l'Encyclopédie*, et largement grâce à Voltaire, la création mythique du bon Quaker avait pris place dans l'imaginaire des Lumières auprès du sage chinois<sup>12</sup>. Mais, tandis que ce dernier appartenait à des temps reculés et à un monde lointain, le bon Quaker vivait présentement en Angleterre et en Pennsylvanie où une société de Quakers réalisait une utopie sur terre. C'était en 1642 que George Fox avait créé cette secte et en 1681 que William Penn avait emmené ses adeptes en Amérique. Une fois de plus, dans ses *Questions*, cette « espèce de petite encyclopédie que quelques savants brochent avec [lui] » (26 mars 1770, [D16253]), Voltaire reprend sa propagande en faveur de ses chers Quakers dans des textes qui leur sont spécifiquement consacrés et qui incitent, par là même, à être confrontés à ceux des *Lettres philosophiques*.

Les quatre lettres sur les Quakers dans les « lettres anglaises » étaient conçues comme un texte phare dont la valeur provocatrice pour le lectorat français est évidente. Lorsqu'en octobre 1734 des démarches sont tentées par la duchesse de Richelieu pour que Voltaire puisse revenir à Paris, le garde des Sceaux, Chauvelin, s'adresse au procureur général, Joly de Fleury, en lui demandant

8 Le 5 janvier 1758, Voltaire écrit à Thiriot qu'il ajoute à son histoire générale des chapitres sur les possessions françaises et anglaises en Amérique (D7559). Sur les Quakers, voir le chapitre 153 de *L'Essai sur les mœurs* (éd. R. Pomeau, Paris, Garnier, coll. « Classiques Garnier », 1963, 2 vol.), t. II, p. 383-384.

9 Voir respectivement *OCV*, t. 56c (2000), p. 152 ; *OCV*, t. 36 (1994), p. 563-564 ; *M*, t. 26, p. 25 ; *OCV*, t. 62 (1987), p. 212, 221, 224 et 481.

10 *M*, t. 25, p. 5-12.

11 *Ibid.*, p. 141-144.

12 Voir Edith Philips, *The Good Quaker in French Legend*, Philadelphia, University of Pennsylvania, 1932. Le chevalier de Jaucourt dans l'article « Quaker » (1765) de *l'Encyclopédie* (t. XIII, p. 648-650) reconnaît qu'il a emprunté à Voltaire « la plus grande partie de cet article ».

ses réflexions confidentielles sur un éventuel désaveu « afin que l'affaire puisse s'arranger convenablement » (7 octobre 1734 [D790]). L'intransigent Joly de Fleury se livre à une longue critique, embarrassée et tatillonne, du projet qui a été soumis et selon lequel Voltaire « désavoue sans aucune réserve tout ce qui peut être de contraire aux sentiments qu'un chrétien et un fidèle sujet doit avoir ». Joly de Fleury dénonce « une ironie presque perpétuelle et un mépris marqué des sacrements de l'Église » et prend l'exemple des Quakers pour indiquer ses réserves : « Un Quaker est chrétien puisque l'auteur dit qu'ils regardent Jésus-Christ comme le premier Quaker [...]. Un Quaker pourrait dire, je désavoue dans ce livre tout ce qui peut être contraire aux sentiments qu'un chrétien doit avoir, et comme il n'y trouva rien de contraire mais ce qu'il pense, réellement, il ne désavouera rien » (8 octobre 1734 [D791]). On ne peut donc accorder à Voltaire un certificat de catholicité qui, seul, serait susceptible d'arrêter des poursuites à son égard. Desfontaines, polémiquant avec Voltaire, brandira aussi l'exemple des Quakers : « Un Quaker est un fou selon tous les Anglais et les Français de bon sens » ([ca 5 décembre 1735] [D957]). La France, qui s'est voulue « toute catholique » depuis la révocation de l'édit de Nantes, est confrontée à une nation qui a instauré d'autres modes de fonctionnement et qui accepte une pluralité de sectes religieuses, dont l'une d'entre elles est érigée par Voltaire en emblème d'un véritable christianisme. Les trois éditions des « lettres anglaises » s'ouvrent sur une enquête religieuse dont quatre lettres sont consacrées aux Quakers, à leur doctrine et aux singularités de leur manière d'être (Lettre 1), à leur pratique religieuse (Lettre 2), à leur histoire depuis « le patriarche Fox », « un jeune homme saintement fou », jusqu'au législateur William Penn, en Amérique (Lettres 3 et 4). Ce texte fondateur essaime dans l'œuvre de Voltaire et il est à l'origine de maintes variations. Quarante ans plus tard, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, Voltaire ne pourra plus jouer de l'effet de surprise ni de l'effet de provocation. Ses premiers textes sur les Quakers avaient été le temps fort d'une enquête religieuse ; Voltaire se limite désormais à deux articles et à quelques allusions dans un ouvrage en plusieurs tomes où il pratique un encyclopédisme en liberté. Ne cherchant plus à faire découvrir les Quakers comme au temps des *Lettres philosophiques*, il se propose de transmettre leur message. Ainsi on peut essayer de cerner les constantes et les inflexions nouvelles de sa vision des Quakers.

Dans les années 1770, les lointaines « lettres anglaises » avaient, depuis des décennies, entamé une carrière souterraine. Après quelques rééditions pirates des *Lettres philosophiques*, cette œuvre, qui marquait un tournant dans la carrière de Voltaire, n'avait plus été réimprimée, la sentence du Parlement restant exécutoire, et il faudra attendre Beuchot en 1818 pour qu'un effort de reconstruction soit tenté et pour lire à la suite les vingt-quatre premières lettres. L'ouvrage prohibé, pour autant, n'a pas sombré dans l'oubli ; il a survécu, mais

toujours morcelé, faisant des réapparitions ciblées dans les *Mélanges* où il est disséminé. Voltaire ne reprend pas dans ses *Questions*, où triomphe pourtant sa pratique du réemploi, les textes de ses « lettres anglaises » sur les Quakers. Il écrit de nouvelles variations sur cette secte qui le hante et qui continuera à le hanter, comme en témoignent le conte paru en 1775, *l'Histoire de Jenni ou le Sage et l'athée par M. Sherloc*, et encore un paragraphe synthétique dans un ouvrage posthume, *l'Histoire de l'établissement du christianisme*<sup>13</sup>. Qu'il s'agisse des pages consacrées aux « primitifs appelés Quakers » de l'article « Église » ou de l'article « Quaker », Voltaire, dans les *Questions*, sacrifie le pittoresque et le sensationnel qui faisaient l'attrait des lettres, également la virtuosité de textes travaillés par l'ironie, jouant de la fausse naïveté, mettant en scène une double étrangeté, celle des Quakers dans leur costume, leurs manières, leur croyance en un contact direct et universel avec la divinité, cette « lumière intérieure » conduisant au « galimatias » du « faiseur de contorsions », mais aussi celle du catholique français avec ses mimiques, sa révérence, ses juréments et condamnations précipitées, cette violence verbale étant un signe patent d'intolérance<sup>14</sup>. Plus de mise en scène, plus de dialogue entre le sage Andrew Pitt et son interlocuteur catholique, plus d'exposé magistral du Quaker (Lettre 1). Plus de « choses vues », comme la cérémonie religieuse des Quakers relatée par un étranger sensible seulement à des singularités, à ses yeux incompréhensibles ou risibles (Lettre 2).

En lieu et place de ces morceaux de bravoure, les articles des *Questions* procèdent par rappels ou par constats des caractéristiques des Quakers. Il ne s'agit plus des Quakers en Angleterre, seulement de la colonie qu'ils ont fondée, la Pennsylvanie. Ce ne sont plus la naissance d'une secte et son établissement dans son pays d'origine qui sont évoqués par Voltaire. Celui-ci s'intéresse en priorité aux réalisations politiques et sociales de quelques Quakers dans un pays neuf, l'Amérique. Voltaire procède donc à un décentrement par rapport à ses « lettres anglaises » dont seule la quatrième était consacrée à cette colonie. De là vient que, dans l'article « Église » des *Questions*, seul William Penn est évoqué, au détriment du fondateur de la secte, le patriarche Fox, dont les aventures rappelaient et parodiaient la vie du Christ (Lettre 3), au détriment aussi d'un contact réel avec un croyant, comme c'était le cas dans les *Lettres philosophiques* avec la haute figure d'Andrew Pitt (Lettre 1)<sup>15</sup>. L'exposé consacré aux « primitifs appelés Quakers » ne parle que d'une communauté, dont aucun membre, sauf

<sup>13</sup> M, t. 31, p. 105.

<sup>14</sup> Voir les Lettres 1 et 2. Dans la onzième lettre « sur l'insertion de la petite vérole », Voltaire remarque : « en vérité, nous sommes d'étranges gens » (*Lettres philosophiques*, éd. cit., t. I, p. 135).

<sup>15</sup> Dans une édition de 1739 des *Lettres philosophiques*, Voltaire identifie le noble vieillard que consulte le voyageur. Sur la biographie d'Andrew Pitt, voir *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. I, p. 12, n. 7.

le législateur, n'émerge du groupe. Plus d'individus avec leurs idiosyncrasies, mais des modèles désincarnés.

188

Voltaire se contente d'expliquer une fois de plus la signification de leur nom, une « dénomination ridicule, mais qu'ils méritaient par les tremblements de corps qu'ils affectaient en prêchant, et par un nasillonnement qui ne fut dans l'Église romaine que le partage d'une espèce de moines appelés capucins »<sup>16</sup>. Voltaire reprend des éléments d'une documentation ancienne, mais qu'il traite dans un registre conceptuel. Il énumère leurs vertus : douceur, frugalité, modestie, sens de la justice, charité. Leur religion se définit par la négation des pratiques des anglicans et des presbytériens, mais principalement des catholiques pour le lecteur français : « ni liturgie, ni linon, ni surplis », aucun « appareil » à l'exemple des premiers chrétiens qui n'avaient « ni autels, ni temples, ni ornements, ni cierges, ni encens, ni cérémonies ». Point de baptême, non plus, puisque Jésus n'avait baptisé personne. Voltaire, en une phrase expéditive, règle la question du rejet d'un sacrement primordial dans l'optique chrétienne puisqu'il est destiné à laver la souillure du péché originel. Il ne dit mot du refus de la communion dans la pratique religieuse des Quakers. Ni liturgie, ni rituel, ni culte : pour Voltaire, c'est un beau modèle qu'il suggère de méditer sans se donner la peine de l'éclairer ou de le justifier, comme s'il considérait ce point acquis dans l'esprit de son lecteur. Au contraire, les explications du Quaker à cet égard dans la première des « lettres anglaises » étaient fort détaillées ; elles s'appuyaient sur une lecture et des citations du Nouveau Testament, sur une réflexion théologique, et incitaient à prendre connaissance de l'ouvrage de Barclay, *Theologiae vere christinae apologia* (1675), traduit en français en 1702, *Apologie de la véritable religion chrétienne telle que la professent ceux que par dérision on appelle Quakers*<sup>17</sup>.

À l'égard de la thèse fondamentale de Barclay, celle d'une lumière intérieure, d'une communication directe, à caractère universel, Voltaire, dans les *Questions*, reste sceptique, peu décidé à prendre en compte la spiritualité et le mysticisme des Quakers : « Penn et les siens se flattèrent de recevoir l'esprit »<sup>18</sup>, ce qui fait écho aux déclarations de la troisième « lettre anglaise » : « Fox se croyait inspiré » et, comme lui, « on croyait avoir le Saint-Esprit »<sup>19</sup>. C'est donc une illusion fondée sur une intime conviction impossible à vérifier. Rien n'est dit dans l'article « Église » du processus que dénonce la troisième lettre, de l'enthousiasme à l'imposture, ce qui autorise le jeu de mots d'un commentateur ironique : Fox « crut par conséquent devoir parler d'une manière différente des autres hommes, il se mit à trembler, à faire des contorsions et des grimaces, à

<sup>16</sup> OCV, t. 41, p. 29.

<sup>17</sup> *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. I, p. 2-5.

<sup>18</sup> OCV, t. 41, p. 30.

<sup>19</sup> *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. I, p. 34.

retenir son haleine, à la pousser avec violence », tant et si bien qu'il acquit « une grande habitude d'inspiration »<sup>20</sup>. Rien à voir non plus avec les sarcasmes de la *Lettre de M. de Voltaire au docteur Jean-Jacques Pansophe* de 1766 où il est recommandé à Jean-Jacques Rousseau d'en appeler « au sentiment intérieur, à cette voix divine qui parle si haut dans le cœur des illuminés, et que personne n'entend »<sup>21</sup>. Voltaire reste allergique à une doctrine de l'inspiration immédiate. Il s'est dit incapable de distinguer entre inspiration divine et folie, et il constate que l'intervention de cette lumière surnaturelle se traduit par des manifestations hystériques allant des « contorsions » ridicules à des extravagances frénétiques qu'il décrypte en fonction de la grille des convulsionnaires du cimetière Saint-Médard, appliquant aux Quakers le mot connoté de « convulsions » : « on tremblait, on parlait du nez, on avait des convulsions »<sup>22</sup>. C'est aussi sous les traits d'un homme digne des petites-maisons, d'un extravagant, que Voltaire présente Ignace de Loyola dans l'article des *Questions sur l'Encyclopédie* qui porte son nom ; il le compare au « rustre anglais », George Fox, plus ignorant encore que l'Espagnol Ignace<sup>23</sup>. Jésus, ce « juif de la populace », n'échappe pas à de semblables condamnations. *L'Examen important de milord Bolingbroke* le peint sans ménagement en « paysan grossier de la Judée, plus éveillé que la plupart des habitants de son canton », qui voulut, « sans savoir ni lire ni écrire, former une petite secte »<sup>24</sup>. *L'Histoire de l'établissement du christianisme* le considère comme un perturbateur qui a été légitimement puni<sup>25</sup>. Mais Voltaire ne s'est pas limité à des ironies sur des fondateurs de sectes ni à une appréhension plus ou moins caricaturale des adeptes de George Fox dont l'inspiration divine se réduit à un « galimatias ».

À l'égard des Quakers, c'est la sympathie qui domine, le respect pour ces derniers venus de la longue histoire du christianisme qui retrouvent enfin les valeurs du christianisme primitif. Leur religion est fondée sur le seul amour de Dieu, leur morale est pure et ils respectent les autres croyances. Le très bel article de William H. Barber, « Voltaire and Quakerism: Enlightenment and the inner light »<sup>26</sup>, à la suite d'un vaste tour d'horizon de la présence des Quakers dans l'œuvre de Voltaire, souligne les affinités existant entre l'homme de lettres et ces croyants. Cette étude, fondée sur une connaissance très précise de l'*Apologie*

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> M, t. 26, p. 25.

<sup>22</sup> *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. I, p. 34, n. 21.

<sup>23</sup> *OCV*, t. 42A (2011), p. 355.

<sup>24</sup> *OCV*, t. 62, p. 221.

<sup>25</sup> M, t. 31, p. 56-65. Sur les jugements de Voltaire concernant la personne de Jésus, voir Marie-Hélène Cotoni, *L'Exégèse du Nouveau Testament dans la philosophie française du dix-huitième siècle*, *SVEC*, n° 220 (1984), p. 353-357.

<sup>26</sup> William H. Barber, « Voltaire and Quakerism: Enlightenment and the inner light », *SVEC*, n° 24 (1963), p. 81-109.

de la véritable religion chrétienne de Barclay, analyse de manière approfondie les éventuelles convergences ou divergences entre les Quakers et Voltaire à propos de cette « lumière intérieure ». Le quakerisme, qui cherche et pense trouver la présence de Dieu en tout être humain, s'éloigne de la personne du Christ historique et ouvre la porte au déisme, ce qui ne peut manquer de satisfaire Voltaire. Mais qu'en est-il du mysticisme des Quakers selon lequel Dieu est « le fondement, la racine et la source de toutes les opérations »<sup>27</sup> ? W. H. Barber a relevé plusieurs déclarations, non exemptes d'ambiguïté, dans les œuvres de Voltaire : Zapata, en 1767, se propose d'enseigner seulement la morale qui « semble venir de Dieu même comme la lumière qui passe parmi nous pour être son premier ouvrage »<sup>28</sup> ; dans *Tout en Dieu, commentaire sur Malebranche, par l'abbé Tilladet* (1769), il est dit que « si quelque chose peut fournir une faible idée commencée, une notion imparfaite de Dieu, c'est la lumière » et que la raison est « ce faible rayon de lumière émané dans moi du soleil des esprits »<sup>29</sup>. Mais Voltaire précise aussi que « la lumière la plus pure ne peut représenter Dieu. La lumière émane du soleil et tout émane de Dieu ». Il commente ainsi l'expression de Malebranche « voir tout en Dieu » : « ou ce sont des paroles vides de sens, ou elles signifient que Dieu nous donne toutes nos idées », qu'il nous a doués de raison et d'intelligence nous permettant d'appréhender de « petites vérités », par exemple que trois est la moitié de six<sup>30</sup>. Lorsqu'il est question de Dieu et de lumière divine, la conception rationnelle de Voltaire se sépare nettement de la conception mystique des Quakers. L'une et l'autre se situent dans deux ordres différents pour reprendre la distinction des trois ordres selon Pascal. Le phénomène de la lumière, pour Voltaire, reste un don de Dieu que l'on peut admirer ; nous n'avons pas un accès direct à la lumière divine, seulement aux lumières de notre raison. Peut-on objecter à cette analyse que Voltaire n'est pas étranger à des flambées de mysticisme cosmique ?

Des témoignages ont été allégués, dont le plus frappant se rapporte à sa vieillesse, en 1775, puisqu'il est précisé qu'il a 81 ans<sup>31</sup>. À trois heures du matin, un jour de mai, vêtu de son habit de cérémonie, le patriarche convoque le jeune comte de La Tour<sup>32</sup>, et lui propose de l'accompagner voir le soleil se lever. Après une ascension pénible, Voltaire, « saisi de respect » devant ce spectacle sublime, se prosterne et ses « paroles sont un hymne » : « Dieu puissant ! Je crois ».

27 Barclay cité par W. H. Barber, « Voltaire and Quakerism », art. cit., p. 106 (« the foundation, root and spring of all operation »).

28 *Les Questions de Zapata* (1767), OCV, t. 62, p. 406.

29 M, t. 28, p. 101, 102.

30 M, t. 28, p. 96, 101.

31 René Pomeau, *La Religion de Voltaire*, Paris, Nizet, 1969, p. 416-422.

32 On l'a identifié comme étant le marquis de La Tour du Pin dont la famille possédait un hôtel à Ferney.

Puis il se relève, remet son chapeau et ajoute : « Quant à Monsieur le Fils, et à Madame sa Mère, c'est une autre affaire ». Cette escapade aurait eu pour but, de la part du vieillard, le désir de vérifier si Rousseau dit vrai dans la « Profession de foi du vicaire savoyard ». Dans un article consacré à la démystification de plusieurs anecdotes concernant Voltaire, Nicholas Cronk propose d'interpréter ce texte très littéraire, élaboré en vue de l'effet final, comme « une petite scène de théâtre, scène dont Voltaire est à la fois l'auteur, le metteur en scène et l'acteur principal ». À un moment où Voltaire combat les matérialistes, il construit avec habileté sa « posture de déiste »<sup>33</sup>. Ce point de vue corrobore les analyses précédentes qui incitent, à partir de ses œuvres, à relativiser l'aptitude de Voltaire aux effusions mystiques, donc à ne pas considérer cet anticlérical agressif comme un mystique inhibé qui parfois éprouverait le besoin de vivre des moments d'exaltation religieuse. Voltaire, malgré son admiration pour les Quakers, ne peut que les amputer de leur spiritualité. Dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, son intérêt à l'égard de l'expérience religieuse des Quakers se limite à leur morale et, tout particulièrement, à leur tolérance.

Voltaire traite de la fondation de la Pennsylvanie qui avait été évoquée dans la quatrième lettre de ses « lettres anglaises ». Toutes les anecdotes pittoresques rapportées de manière ironique sur la conversion de William Penn, sur sa conduite à l'égard de son père quand il s'obstine à lui parler le chapeau sur la tête, sur le succès de ses prêches auprès des femmes, car il était « jeune, beau, et bien fait », sur son voyage en Allemagne où l'on ne goûte point son tutoiement, n'ont plus leur place dans les *Questions*<sup>34</sup>. En revanche, la documentation de Voltaire s'est enrichie. Dans la seconde partie du texte inséré dans l'article « Église », comme l'a montré l'annotation très précise de Laurence Macé, Voltaire intègre des informations qu'il a trouvées dans l'ouvrage de Jacques-Philibert Rousselot de Surgy, *Histoire naturelle et politique de la Pensylvanie* (Paris, Ganeaux, 1768, BV3044), un livre que Voltaire possède et dans lequel subsistent des traces de lecture. En un paragraphe, la quatrième lettre anglaise avait très rapidement expliqué comment William Penn était devenu « souverain », puis « législateur » qui fonda la ville de Philadelphie. La colonisation de cette contrée sauvage par les « pacifiques Quakers » se fit sans drame : « les naturels du pays s'accoutumèrent insensiblement » aux nouveaux venus et, « charmés par leur douceur », ils « vinrent en foule demander à Guillaume Penn de les recevoir au nombre de leurs vassaux »<sup>35</sup>. Sans proposer une vision aussi idyllique de la colonisation,

33 Nicholas Cronk, « Le pet de Voltaire », dans A. Tadié (dir.), *La Figure du philosophe dans les lettres anglaises et françaises (xvi<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles)*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, 2010, p. 123-136 (ici p. 131).

34 *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. 1, p. 45-46.

35 *Ibid.*, t. 1, p. 48.

selon laquelle le colonisé non seulement reconnaît la civilisation du colon, mais aspire à être colonisé, Voltaire, dans l'ensemble des *Questions*, ne met pas en cause le principe de la colonisation, à condition que celle-ci ne soit pas violente<sup>36</sup>. Dans l'article « Égalité » de cet ouvrage, repris largement de celui du *Dictionnaire philosophique*, après avoir constaté qu'« il est impossible dans notre malheureux globe que les hommes vivant en société ne soient pas divisés en deux classes, l'une de riches qui commandent, l'autre de pauvres qui servent », il ajoute tout un développement destiné à celui qui se plaint de son sort. Voici ce qui est répondu à celui qui réclame quelques arpents de terre pour les cultiver : « Va-t'en les prendre chez les Cafres, chez les Hottentots, ou chez les Samoyèdes ; arrange-toi avec eux à l'amiable ; ici toutes les parts sont faites »<sup>37</sup>. Voltaire, qui a évoqué, dans l'*Essai sur les mœurs*, les horreurs de la colonisation au Canada, au Mexique, au Pérou, aux Antilles<sup>38</sup>, qui a fustigé, dans l'épisode du Paraguay de *Candide*, ce royaume admirable dans lequel « Los Padres y ont tout et les peuples rien », un « chef-d'œuvre de la raison et de la justice »<sup>39</sup>, se propose de dédouaner ses chers Quakers. Il précise, dans cet article « Église » des *Questions*, que l'Angleterre ne possédait ce pays que « parce qu'il n'était réclamé par personne » ; en outre, les sauvages demeuraient « dans l'épaisseur des forêts ». Il utilise un argument de Rousselot de Surgy, faisant valoir qu'une terre inculte, mise en valeur par un prince, lui appartient, puisqu'il y a engagé des dépenses<sup>40</sup>. Les Quakers auraient eu horreur d'une terre acquise par droit de conquête, eux qui sont pacifistes. De même l'*Essai sur les mœurs* avait souligné que leur établissement n'était pas une usurpation de leur part, puisque Penn avait acheté la terre des indigènes et qu'il devint propriétaire légitime<sup>41</sup>. Le 4 mars 1681, le roi Charles II a déclaré Penn souverain. Et, argument ultime, tout va pour le mieux, les sauvages aiment les Quakers auxquels ils font toute confiance, ce qui annonce les scènes du conte l'*Histoire de Jenni*, paru en 1775. Un descendant de Penn, le docteur Freind, parti aux Amériques à la recherche de son fils dévoyé par l'athée Birton et par une abominable femme, la Clive Heart, qui a essayé d'empoisonner la douce fiancée de ce jeune homme de bonne famille, est reçu par le vieillard Parouba, un descendant des sauvages. Celui-ci raconte son histoire et se proclame déiste. En compagnie de Freind, il se rend auprès d'anthropophages des Montagnes bleues qui ont mangé la Clive Heart et fait prisonniers Jenni, Birton et sa propre

36 Sur Voltaire et la colonisation, voir Simon Davies, « Reflections on Voltaire and his idea of colonies », *SVEC*, n° 332 (1995), p. 61-69.

37 *OCV*, t. 40 (2009), p. 630.

38 *Essai sur les mœurs*, chap. 147, 148, 151, 153, 154. Voltaire dénonce les cruautés des déprédateurs européens.

39 *Candide*, chap. 14, *OCV*, t. 48 (1980), p. 169.

40 Voir *OCV*, t. 41, p. 32, n. 62.

41 *Essai sur les mœurs*, éd. cit., t. II, p. 383.

fille. Le nom de Penn suffira pour qu'ils fument le calumet de la paix. Le plus ancien de ce peuple cannibale élève « les mains et les yeux au ciel » : « Un fils de Penn ! que je baise ses pieds et ses mains, et ses parties sacrées de la génération. Qu'il puisse faire une longue race de Penn ! que les Penn vivent à jamais ! le grand Penn est notre manitou, notre Dieu ». Puis ce sauvage énumère les bienfaits dont ils sont redevables à Penn : « Il acheta le pays que nous lui cédâmes ; il le paya libéralement ; il entretint chez nous la concorde ; il apporta des remèdes pour le peu de maladies que notre commerce avec les gens d'Europe nous communiquait ; il nous enseigna des arts que nous ignorions »<sup>42</sup>.

Après avoir assuré les droits de légitime propriété de cette secte religieuse sur la Pennsylvanie, Voltaire développe un second volet de son argumentation. Si les sauvages respectent les Quakers, c'est parce que Penn a apporté sur cette terre l'âge d'or. Cette conviction, exprimée en 1733 dans les *Lettres philosophiques*, est développée dans le texte qui paraît en 1771 dans les *Questions sur l'Encyclopédie*. Celui-ci expose, d'après Rousselot de Surgy, les lois fondamentales du royaume : liberté civile entière, chaque membre étant membre de la législation et possédant cinquante acres de terre ; défense aux procureurs et avocats de prendre de l'argent ; admission de toutes les religions et permission de n'assister à aucun culte<sup>43</sup>. Cette liberté de conscience n'a causé aucun trouble ; dans Philadelphie, il y a douze beaux temples et une vingtaine de religions. Voltaire, dans l'article « Quaker » ajouté aux *Questions* en 1774, devient lyrique lorsqu'il évoque le « Philadelphien, ami des frères », vivant « dans le climat le plus doux et le plus favorable », les campagnes fertiles, les maisons commodes, les manufactures « en honneur », les habitants industriels, l'absence de crimes de ce pays de Cocagne et la paix éternelle régnant parmi les citoyens<sup>44</sup>. Voltaire rêve sans toujours tenir compte de sa source, l'*Histoire naturelle et politique de la Pensylvanie* de Rousselot de Surgy<sup>45</sup>.

Cette utopie sur terre a subi des épreuves dont témoigne l'article « Église » des *Questions sur l'Encyclopédie* qui tient compte de l'actualité. D'abord, celle de la guerre de 1755 : quand Français et Anglais se sont affrontés, les Quakers ne s'armèrent point, firent la paix avec leurs voisins<sup>46</sup>. Voltaire n'est pas un

<sup>42</sup> *Romans et contes*, éd. F. Deloffre et J. van den Heuvel, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, p. 625-626.

<sup>43</sup> Voir *OCV*, t. 41, p. 32, n. 63.

<sup>44</sup> *M*, t. 20, p. 311.

<sup>45</sup> Dans le chapitre 3 de son ouvrage, Rousselot de Surgy signale que la Pennsylvanie jouit d'un climat très pur et très sain, mais que le froid est âpre (*Histoire naturelle et politique de la Pensylvanie*, *op. cit.*, p. 45). L'ouvrage se termine par des observations météorologiques (p. 320-322). Sa description des maisons en briques et pierres, couvertes de bardeaux, n'indique pas qu'elles sont commodes (p. 204).

<sup>46</sup> Ses éloges du pacifisme des Quakers lui vaudront des ironies de la part de Frédéric II en 1775 et 1776 (voir D19679, D20007).

historien exact. Il invente un petit-fils de William Penn comme négociateur, selon la requête des « prétendus sauvages ». Ce personnage de fiction deviendra, dans l'*Histoire de Jenni*, le respectable Freind. Voltaire idéalise les Quakers en insinuant qu'ils ont mis fin aux hostilités par leur seule vertu. Selon Rousselot de Surgy, les cadeaux qu'ils avaient distribués aux indigènes avaient été un facteur non négligeable de pacification et la paix fut faite aussi par l'abandon des prétentions françaises<sup>47</sup>.

Voltaire leur donne aussi le beau rôle quand il rappelle qu'ils ont donné la liberté à leurs esclaves nègres en 1769. Il l'avait indiqué dans l'article « Esclaves »<sup>48</sup>. Rousselot de Surgy avait signalé, dans son *Histoire*, le grand nombre de « nègres libres » dans les colonies des Quakers<sup>49</sup>. En 1775, Voltaire saura que l'esclavage n'était pas formellement aboli (D19706) ; c'est alors que fut créée *The Pennsylvania Abolition Society*, mais il faudra attendre 1780 pour que l'esclavage soit aboli en Pennsylvanie. Auparavant, en 1774, dans l'article « Quaker », il commet de curieuses et injustes erreurs dues peut-être à sa source. Il jette le discrédit sur un missionnaire écossais George Keith (1638-1716), un fauteur de troubles selon lui, devenu quaker, mais « indigne de l'être ». Perdant tout sens de la mesure, cet article le caricature en « possédé du diable » ; donc, il fallut chasser cet intolérant et Voltaire déclare ne pas savoir où il est allé<sup>50</sup>. Né dans une famille presbytérienne, George Keith rejoint les Quakers en 1660 et participe à une mission en 1677 dans les Pays-Bas et en Allemagne avec George Fox, William Penn et Robert Barclay. Après avoir dirigé une école à Philadelphie, vers 1691, il juge que les Quakers s'éloignent trop d'un christianisme orthodoxe. En 1699, de retour à Londres, il dénonce le déisme des Quakers et il est ordonné prêtre anglican en 1702<sup>51</sup>. Voltaire, dans l'article « Quaker », se trompe quand il affirme que « c'était un prêtre anglican » qui s'est fait quaker. En fait, c'est un Quaker qui opte pour la religion anglicane à la suite de dissensions avec les Philadelphiens sur des questions théologiques et également sur la question de l'esclavage. Ce malheureux, déclare Voltaire, « osa prêcher l'intolérance »<sup>52</sup>. En fait, la question n'est pas aussi simple.

47 Voir *OCV*, t. 41, p. 34-35, n. 72-73.

48 *OCV*, t. 41, p. 227 : « Les Pennsylvaniens seuls ont renoncé depuis peu solennellement à ce trafic qui leur a paru malhonnête ».

49 Voir *OCV*, t. 41, p. 35, n. 74.

50 *M*, t. 20, p. 312.

51 La biographie de George Keith est largement développée dans l'*Histoire des trembleurs* (s.l., 1733) du père François Catrou, p. 75-158 ; les débats de Keith avec les Quakers sont rapportés p. 258-262. Voltaire possède l'*Histoire des anabaptistes, ou Relation curieuse de leur doctrine, règne et révolutions, tant en Allemagne, Hollande, qu'Angleterre, où il êt [sic] traité de plusieurs sectes de mennonites, kouakres, et autres qui en sont provenus*, Paris [Amsterdam], Clouzier, 1695, BV672.

52 *M*, t. 20, p. 312.

George Keith enseignait le dogme des deux Christ, l'un terrestre et corporel, fils de Marie, l'autre éternel, résidant dans le cœur des enfants de Dieu. On le soupçonnait de croire en la métempsychose et des contestations eurent lieu entre lui et un autre Quaker, Guillaume Stockad. Il ne semble pas qu'il ait été chassé de Pennsylvanie, comme l'affirme Voltaire. Il partit pour l'Angleterre pour y soutenir sa cause auprès du Synode de Londres qui le condamna. De naturel arrogant, George Keith est l'auteur de plusieurs pamphlets<sup>53</sup>.

George Keith est aussi un antiesclavagiste notoire, auteur d'une admonestation qui fut prononcée en août 1693 lors d'une réunion mensuelle à Philadelphie : *An Exhortation and caution to Friends concerning Buying and Keeping of Negroes*<sup>54</sup>. George Keith rappelle dans un exorde que le Christ est mort pour tous les hommes, que le message de paix, de liberté et de rédemption des Évangiles s'adresse à l'humanité tout entière, et que « les Nègres, les Noirs et les Basanés [indigènes amérindiens] forment une véritable partie de l'humanité »<sup>55</sup>. Les chrétiens doivent délivrer ceux qui sont opprimés et leur rendre le plein exercice de leurs droits. Puis il développe cette thèse en s'appuyant sur maintes citations de l'Écriture. Or les membres des *Philadelphia Meetings* ignorent ces appels, car ils craignent des divisions entre eux. En effet, comme l'indique Rousselot de Surgy, « autrefois tous les Quakers se faisaient un scrupule d'avoir des esclaves. À présent, le plus grand nombre en possède » ; l'auteur de l'*Histoire naturelle et politique de la Pensylvanie* précise que beaucoup d'esclaves sont affranchis par des Quakers<sup>56</sup>. D'autres abolitionnistes furent également forcés de quitter Philadelphie contrairement à ce qu'affirme Voltaire : « il n'y a qu'un seul exemple d'un homme banni du pays »<sup>57</sup>. Néanmoins le Quaker Anthony Benezet, en 1770, organisa des écoles pour les Noirs libérés et des Quakers jouèrent un rôle important dans l'amélioration du sort des Noirs. En fait, la réalité historique fut plus complexe que les images d'Épinal proposées par Voltaire. Benjamin

53 William Sewell, *History of the Rise, Increase and Progress of the Christian people called Quakers*, London, s.n., 1795, 2 vol., t. II, p. 580.

54 Nous nous référons à *The First Printed Protest against slavery in America, Reprinted from 'The Pennsylvania Magazine on History and Biography'*, éd. G. Moore, Philadelphia, n.p., 1889, disponible sur le site <[www.qhpress.org/quakerpages/qwhp/gk-as1693.htm](http://www.qhpress.org/quakerpages/qwhp/gk-as1693.htm)>, consulté le 15 novembre 2012.

55 « *and that Negroes, Blacks and Taunies are a real part of mankind* ».

56 J.-Ph. Rousselot de Surgy, *Histoire naturelle et politique de la Pensylvanie*, op. cit., p. 252. En Pennsylvanie, les lois interdisent les mariages entre Blancs et Noirs. Enfin Rousselot de Surgy précise que « plusieurs personnes empêchent même que leurs esclaves ne soient instruits des vérités du christianisme, afin, disent-elles, de ne pas avoir pour frères spirituels des gens d'une nation si méprisable » (p. 253-254).

57 L'histoire a retenu les noms de Ralph Sandiford qui, dans *A Brief Examination of the Practice of the Times*, avait dénoncé l'esclavage comme « une oppression tyrannique, invention de l'enfer » (« *a tyrannical oppression that hell has invented on this globe* »), et de Benjamin Lay. Le premier quitta la Pennsylvanie en 1720, le second en 1738.

Franklin, qui deviendra en 1787 président de la *Pennsylvania Abolition Society*, citait, dans une lettre écrite à Philadelphie le 30 septembre 1764, ce passage du *Traité sur la tolérance* extrait du chapitre « Si la tolérance est dangereuse, et chez quels peuples elle est permise ? » :

Que dirons-nous de ces pacifiques primitifs que l'on a nommés quakres par dérision, et qui avec des usages peut-être ridicules, ont été si vertueux, et ont enseigné inutilement la paix au reste des hommes ? Ils sont en Pennsylvanie au nombre de cent mille ; la discorde, la controverse sont ignorées dans l'heureuse patrie qu'ils se sont faite, et le nom seul de leur ville de Philadelphie, qui leur rappelle à tout moment que les hommes sont frères, est l'exemple et la honte des peuples qui ne connaissent pas encore la tolérance<sup>58</sup>.

Benjamin Franklin commentait avec lucidité ce texte de Voltaire : « [le texte de Voltaire] que nous lisons ici à un moment où les dissensions, tant religieuses que civiles, nous déchirent, nous montre que, bien que nous posions pour un portrait de ce peintre habile, le fait qu'il nous observe à une distance favorable n'est pas pour nous le moindre des avantages »<sup>59</sup>. Voltaire continuera à voir les Quakers à distance et à les idéaliser. Il ne veut entendre aucune objection. Ainsi Frédéric II, le 24 octobre 1766, avait durement attaqué ses illusions : « Vous pensez, parce que les Quakers et les sociniens ont établi une religion simple, qu'en la simplifiant encore un peu davantage, on pourrait sur ce plan fonder une nouvelle créance », mais, selon le roi, « si ce troupeau se trouvait considérable, il enfanterait dans peu quelque superstition nouvelle » (D13624). On ne sait ce que Voltaire répondit, mais il persista dans sa vision de ses Quakers modèles.

Dans les deux articles des *Questions sur l'Encyclopédie*, c'est la bonne morale et la bonne politique des Quakers qui sont mis en valeur. Voltaire développe, actualise des éléments présents dans les *Lettres philosophiques* en leur donnant une inflexion nouvelle en fonction d'une documentation qui s'est enrichie, mais surtout il idéalise les Quakers en les créant selon ses propres désirs. Alors qu'il avait jadis mis l'accent sur des étrangetés à géométrie variable, il s'ingénie dans de nouveaux articles à les gommer, à présenter une vision des Quakers sans la moindre aspérité ou singularité. Il les présente dans l'article « Église » comme les continuateurs du christianisme primitif, camouflant son parti pris en leur faveur sous la neutralité du ton. Dans l'article « Quaker » de 1774, il s'emploie à justifier leurs manières qui ont banni les cérémonies : « Je m'accoutume bientôt

<sup>58</sup> OCV, t. 56c, p. 152.

<sup>59</sup> « being read here at a time when we are torn to pieces by faction religious and civil, shows us that while we sit for our picture to that able painter, tis no small advantage to us, that he views us at a favourable distance » (D1211).

à voir un bon Philadelphien me traiter d'ami et de frère ; ces mots raniment dans mon cœur la charité, qui se refroidit trop aisément »<sup>60</sup>. Il oppose leur conduite à celle des évêques « qui se monseigneurisent ». Ainsi, détenteurs de rares vertus, les Quakers sont des détecteurs de mensonges sociaux. Dans l'article « Hermès, ou Ermès ou Mercure Trismégiste » des *Questions sur l'Encyclopédie*, paru en 1771, il avait tenté de combattre les préjugés à l'encontre des Quakers : « On les a pris pour des hommes qui ne savaient que parler du nez, et qui ne faisaient nul usage de leur raison. Cependant, il y en eut plusieurs parmi eux qui employaient toutes les finesses de la dialectique »<sup>61</sup>. Voltaire avait sans doute éprouvé cet « art de discuter » avec ses interlocuteurs quakers en Angleterre. Alors qu'il y avait eu, dans les *Lettres philosophiques*, matière à traumatisme pour des catholiques français bousculés dans leurs certitudes, mis en présence d'un scénario bien construit sur les Quakers, Voltaire, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, s'est attaché à les rendre proches de l'idéal humain du parfait philosophe déiste. Voltaire a mis en place un processus de laïcisation. Les articles des *Questions* s'inscrivent dans un registre militant et dans un effort de sympathie à l'égard des Quakers, mais limité à des éléments sociaux et politiques. Et c'est pourquoi il n'accorde qu'une place minimale à la pensée religieuse des Quakers, la limitant à leur tolérance des autres religions, à leur absence de culte. La lumière intérieure des Quakers passe au second plan, alors que s'épanouissent leurs vertus humaines. Plus de débat sur une lumière divine, mais un combat, dans lequel il enrôle les Quakers, au service des Lumières toutes terrestres de la philosophie. En même temps, non seulement Voltaire s'approprie les Quakers, mais il s'assimile à eux. Dans l'article « Quaker », Voltaire évoque cette terre bénie où chacun est libre de dire ce qu'il pense, mais il ajoute qu'il a lui aussi créé un asile de paix protégé par des montagnes où l'on a su repousser l'intolérance en la personne d'un « monseigneur », sans doute l'évêque d'Annecy, Mgr Biord. Enfin, dans une apostrophe émouvante, le vieil homme s'exclame : « Oui, si la mer ne me faisait pas un mal insupportable, ce serait dans ton sein, ô Pennsylvanie ! que j'irais finir le reste de ma carrière, s'il y a du reste »<sup>62</sup>.

60 M, t. 20, p. 311.

61 OCV, t. 42A, p. 191.

62 M, t. 20, p. 312.